

Les deux anglais arrivent donc, entrent à la maison sans frapper, et enjoignent à mon père d'aller donner à boire à leurs chevaux.

“ Le puits est là, leur dit mon père, qui était devenu pâle, vous pouvez aller vous servir vous-mêmes.”

En maugréant, le plus capable des deux s'avance vers le *banc des seaux* et en prend un, dont il veut se servir pour abreuver son cheval, “ non, pas celui-là, fait observer mon père, il est pour le monde : il y a un vaisseau à la bringueballe pour les animaux.”

“ *Hell* ” “ la bringueballe,” murmura l'anglais à son compagnon, mon cheval est aussi propre qu'un d... Canadien-Français...” et il continue de se diriger vers la porte avec le seau demi plein d'eau. Un éclair, un bond, mon père avait sauté sur le seau, qu'il arrachait des mains de l'insulteur, lui en lançant le contenu en pleine figure.

L'autre anglais, furieux, se précipite sur lui : mon père le saisit, une main sur le chignon du cou, l'autre un peu plus bas, et... vlan, à travers la croisée !..

Le premier anglais, encore les yeux tout pleins d'eau, s'avance vers mon père, les deux poings levés, mais il tombe vite du coup qu'il reçoit. Sa tête perche la première sur le parquet ; mon père craignait presque qu'il fut mort, mais non ; il le relève, le ranime avec l'eau qui restait dans l'autre seau, puis l'aide à sortir de la maison, l'escorte jusqu'à la voiture que l'autre tenait toute prête ; et ayant encore si grande peur que les dents lui claquaient les unes contre les autres.

“ Bon voyage, leur dit mon père. Si vous buvez chez vous dans les mêmes vaisseaux que vos chevaux, sachez, mes gars, que les Canadiens sont baptisés et qu'ils boivent à part ! Allez ! ”

En racontant ceci, le bon Père Lefebvre riait, riait, de ce bon rire franc qu'ont les âmes en paix.

Maintes gens, qui ne savent faire respecter ni leurs droits ni leur dignité, devraient envier ce vieillard qui faisait si bien respecter sa maison, ses propriétés.

\* \* \*

Pour finir :

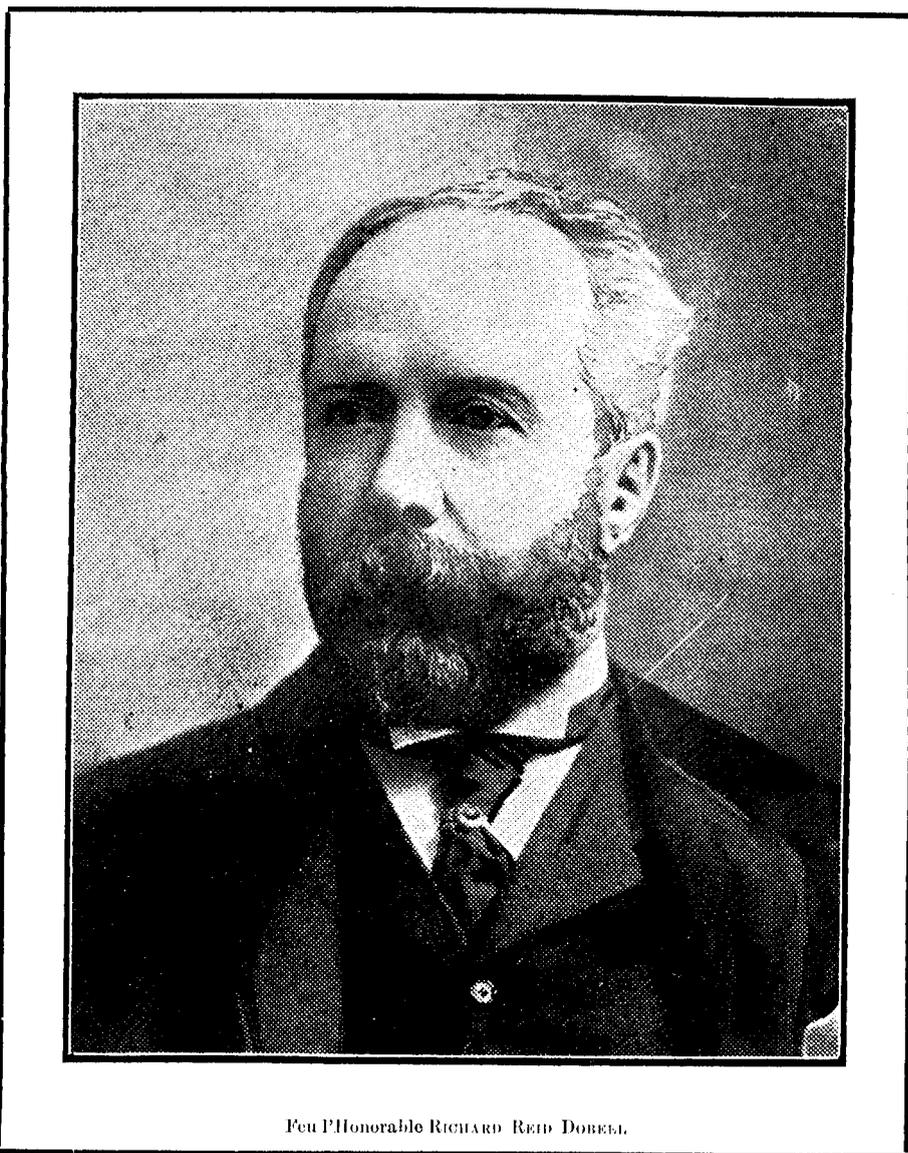
“ Médecine spirituelle contre les différentes maladies de l'âme :

Faites, pendant quelques jours, une bonne diète de toute conversation. Réduisez-vous au bouillon rafraîchissant de la retraite, buvez souvent de la tisane appétitive d'un retour sérieux sur vous-même et d'un mûr examen de toutes vos infirmités. N'oubliez pas de prendre, la veille, quelques remèdes de réflexions sur les égarements du cœur et de l'esprit, dans une décoction des idées de la mort et du jugement dernier. Le matin, à votre réveil, sans écouter votre répugnance, prenez sur le champ la potion qui suit : Il doit y entrer un scrupule de foi, un drame d'espérance, deux onces d'humilité, un demi paquet de sel de sagesse, quatre grains de docilité, une bonne poignée de feuilles de patience, le tout infusé dans une quantité suffisante d'eau de la piscine d'un sincère repentir ; faites bouillir votre mixtion sur le feu de l'amour divin et réduisez-la au gobelet de pénitence que vous ferez passer au linge fin de la contrition et pour lui ôter toute amertume, rien de plus propre que quelque gorgées de vinaigre de la passion du Sauveur, et souvenez-vous après l'avoir pris, de vous laver souvent la bouche par de tendres affections ; vous pouvez même y ajouter, d'heure en heure, un bon verre d'oraison. Vous éprouverez bientôt l'efficacité de ce remède. Votre convalescence recevra insensiblement une nouvelle vigueur, je le sais bien, moi, car j'en ai usé, de cette médecine, aussitôt après qu'elle me fut remise par un généreux ami.

Je vous souhaite la même grâce à tous !

Amen !

FANTASIO.



FEU L'HONORABLE RICHARD REID DOBELL.

#### FEU L'HON. RICHARD REID DOBELL

Le Samedi 11 à Folkestone, Angleterre, l'Honorable Richard Reid Dobell, ministre sans portefeuille dans le cabinet canadien, était la victime d'un accident de cheval. Grièvement blessé à la tête, il succombait presque immédiatement sans avoir repris connaissance.

Richard Reid Dobell était natif de Liverpool et âgé de 65 ans. Après avoir fait ses études au collège de Liverpool, il vint au Canada en 1857, il se livra au commerce du bois.

Président du Board of Trade, membre de la Commission du Havre, président de la “ Cold Storage Company of Quebec ” c'était un dévoué partisan du mouvement impérialiste.

Elu aux élections générales de 1896, il fut, à la formation du Cabinet Laurier nommé ministre sans portefeuille. C'était un des hommes les plus connus du Canada et sa fin tragique y a causé une profonde émotion.

#### La femme est-elle supérieure à l'homme

Le *Journal de Bruxelles* vient de relever quelques jugements portés par les écrivains contemporains sur la femme et sur la question de savoir si elle est supérieure ou inférieure à l'homme.

Alexandre Dumas.—C'est possible que les hommes vaillent plus ; c'est certain que les femmes valent mieux.

Alphonse Daudet.—Pour moi, la femme, c'est la mère.

Catulle Mendès.—Inférieures ? Supérieures ? Ni l'un ni l'autre—différentes et égales par la différence même. D'ailleurs très douces et très terribles. Euménides dans le sens littéraire et dans le sens artistique, il faut les espérer comme la grâce et les accepter comme le châtement.

Octave Mirbeau.—La femme n'est point inférieure à l'homme. Elle est autre, et voilà tout. Et c'est pour n'avoir point voulu comprendre cette différence créée par la nature et nécessaire au mécanisme de la vie, que des hommes perpétuent ce malentendu douloureux et terrible qui, la plupart du temps, fait de l'homme et de la femme deux êtres ennemis.

Paul Hervieu.—J'avoue ne point discerner de supériorité ni d'infériorité entre l'homme et la femme. Je les trouve “ différents ” et, par suite, incomparables. En tout cas, avant d'admettre l'idée que, des deux, l'homme soit le supérieur, j'attendrai qu'il ait trouvé le moyen de se passer d'elle pour perpétuer la race humaine, pour atteindre l'apogée du bonheur ou du malheur, et qu'il sache exprimer, dans l'art, un autre idéal que celui qu'elle lui inspire à peu près totalement jusqu'à nouvel ordre.

Léon Daudet.—La femme met dans le monde toute poésie et toute douceur. Mais, du jour où elle revendique les tristes droits des hommes, elle cesse d'être femme, et, par suite, ne nous intéresse plus. D'ailleurs, Aristophane me paraît avoir dit sur ce sujet les choses les plus vraies et les plus raisonnables, en l'absence d'Hœckel, Darwin et Lombroso.

Jules Renard.—Va, ma pauvre femme, sèche tes yeux : tu me vaux, je te vaux. Soigne ton wigwam, je soignerai mon style.

Lisez le *Pionnier* de cette semaine. C'est une tribune absolument libre où chaque collaborateur signe ses articles et en est responsable.